

Livres

Number 765, June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69314ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

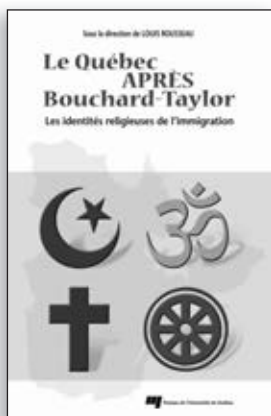
Cite this review

(2013). Review of [Livres]. *Relations*, (765), 40–42.



IDENTITÉS MOUVANTES

Louis Rousseau (dir.)
LE QUÉBEC APRÈS BOUCHARD-TAYLOR. LES IDENTITÉS RELIGIEUSES DE L'IMMIGRATION
 Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 393 p.



Ce livre fait état d'une recherche dirigée par Louis Rousseau, professeur au Département de sciences des religions de l'UQAM, sur le processus de ré-articulation identitaire des membres de quatre communautés ethno-confessionnelles dont l'immigration au Québec est récente: les bouddhistes cambodgiens, les hindous tamouls sri-lankais, les musulmans maghrébins et les pentecôtistes d'Afrique subsaharienne. L'étude analyse autant les formes religieuses agissant comme facteur primordial de cette ré-articulation identitaire que les différentes fonctions que chaque communauté attribue à son appartenance religieuse.

L'introduction de Louis Rousseau, intitulée «Découvrir le fil religieux de la conscience identitaire au Québec», a le grand mérite de bien situer le contexte québécois dans lequel s'inscrit la recherche. Il expose également de façon claire les notions-clés sur lesquelles celle-ci s'appuie, notamment celles de conscience ethnique et de recomposition identitaire.

Chaque communauté est traitée dans deux chapitres. Le premier présente ses principales caractéristiques ethniques et religieuses, son implantation au Québec et les conditions de vie de ses membres. Le deuxième, plus détaillé, décortique la ré-articulation ethno-religieuse qui s'opère chez ces derniers dans le contexte migratoire du Québec.

Dans le cas des bouddhistes khmers, la recherche met en lumière le fait qu'avant même leur arrivée en sol qué-

bécois, l'identité de ces personnes était déjà fortement désarticulée en raison des persécutions subies dans leur pays d'origine sous le régime génocidaire des khmers rouges, qui a cherché à détruire toute la tradition bouddhiste cambodgienne.

L'étude sur les tamouls hindous du Sri-Lanka met quant à elle en évidence le rôle central joué par le temple Thiru Murugan, édifié à Dollard-des-Ormeaux. Il est devenu un vecteur très important de la transmission non seulement religieuse, mais aussi culturelle, ce qui permet de constater, dans ce cas-ci, une absence de distinction claire entre religion et culture.

Chez les musulmans d'origine maghrébine, on constate que la religion joue un rôle plus important que la nationalité ou l'ethnicité dans la recomposition identitaire. Même si cette préséance religieuse peut parfois leur apporter certaines difficultés, la plupart d'entre eux réussissent à bien s'adapter dans la société d'accueil.

Finalement, les résultats de l'étude sur les convertis pentecôtistes d'origine africaine pourraient se résumer par cette parole d'un des répondants: «Si ce n'était pas de l'Église pentecôtiste, ce serait difficile d'intégrer la société.» La singularité de ce cas-ci, en comparaison avec les trois précédents, réside dans le fait qu'il s'agit d'une appartenance religieuse qui n'a ni ancrage ni dimension ethnique, mais qui est plutôt d'ordre électif, ce qui fait que les enjeux se posent différemment.

Dans tous les cas, la ré-articulation de l'identité religieuse obéit à deux besoins différents, mais qui s'avèrent complémentaires: d'une part, celui de trouver un lieu de socialisation intra-communautaire, en tant que nouveaux arrivants, et, d'autre part, celui d'établir des ponts qui facilitent l'intégration dans la société d'accueil.

Le livre fait donc œuvre utile en montrant les différentes modalités par lesquelles les nouveaux arrivants s'adaptent à la société québécoise. Dans la conclusion, Louis Rousseau affirme par ailleurs que c'est en re-

connaissant et en relativisant l'héritage du groupe majoritaire d'ascendance canadienne-française «qu'une place est reconnue en principe, dans la maison commune, à d'autres héritages culturels porteurs de mémoires distinctes et dépourvus eux aussi de prétention à valeur absolue» (p. 379-380). En d'autres mots, il s'agit de les considérer non simplement comme des invités, mais comme des résidents de cette maison commune dont ils contribuent à construire les murs et même les fondations. Il faut donc saluer la publication de ce livre qui aide à penser le Québec pluriel d'aujourd'hui. Il est un outil précieux pour tous ceux et toutes celles qui œuvrent pour que ce dernier devienne une réalité.

AGUSTÍ NICOLAU-COLL

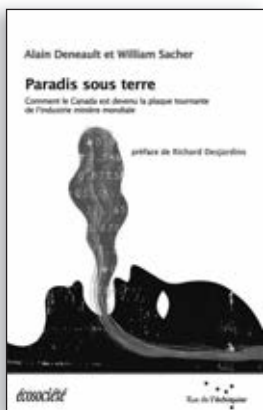
LES ROUAGES D'UN MINÉRALO-ÉTAT

Alain Deneault et William Sacher
PARADIS SOUS TERRE. COMMENT LE CANADA EST DEVENU LA PLAQUE TOURNANTE DE L'INDUSTRIE MINIÈRE MONDIALE

Montréal, Écosociété, 2012, 192 p.

William Sacher et Alain Deneault donnent ici un livre qui peut être vu comme leur courageuse réponse à ce qu'on a nommé «l'affaire *Noir Canada*» et dont ils ont fait les frais. Avec *Paradis sous terre*, ils poursuivent leur examen critique de l'industrie minière qui, pour fonctionner, exige la plus intime connivence entre l'État canadien (incluant ses juridictions provinciales) et le secteur financier établi à Toronto.

C'est une mécanique ultralibérale que les auteurs exposent ici de manière forte et documentée, compilant minutieusement sources officielles et journalistiques. Une mécanique qui prend ancrage dans l'histoire coloniale du



Canada, étroitement liée à la spéculation boursière. En effet, dès les années 1850, «ses institutions publiques ont été fondées à la faveur de la spéculation financière, rendue possible par la Bourse [de Toronto]» (p. 33). Dès l'introduction, les auteurs placent ainsi la critique sur le terrain de l'histoire en arguant que les pratiques qui ont présidé à la construction de l'État canadien n'ont jusqu'à ce jour pas été amendées. L'anomie coloniale dont bénéficient toujours les sociétés minières, et les conséquences qui en découlent, font l'objet de la plus sagace dénonciation.

Le corps du livre se compose de six chapitres qui abordent, à partir de différents rouages politiques et économiques, le problème de la culture spécifique au domaine minier, rendue hégémonique au Canada. Il vise à démontrer l'inanité d'un système économique canadien dominé par la minéralo-économie. Inanité qui mine tous les pans de la vie collective – mis à part celui où sont récoltés les fruits de la maximisation des profits. Une telle culture «spéculative et corrompue» apparaît indissociable de l'activité minière, du moment où l'on considère que «la détermination et l'estimation géologique des gisements relèvent elles-mêmes, intrinsèquement, d'exercices spéculatifs» (p. 39).

Dans un contexte d'ultralibéralisme, cette culture devient la structure autonome qui permet au «minéralo-État» – comme le nomment les auteurs – de faire croître son industrie «sur la scène économique de façon à devenir incontournable» (p. 52), tant à l'échelle nationale que mondiale. Cette structure s'étend en effet à l'ensemble du globe et s'imisce à tous les niveaux de la vie individuelle et sociale. Pour en prendre

toute la mesure, il suffit de rappeler la «prise en otage» de la population qui, à son insu et à travers ses placements dans des fonds de pension régis par les secteurs financiers, fortifie cette mécanique: «Ce sont des dizaines de millions de dollars que ces institutions placent au nom du peuple canadien, et à son avantage, dans des sociétés pourtant soupçonnées de piller les ressources des pays du Sud et de l'Est à des fins de spéculation boursière» (p. 92).

À partir de l'examen de la pratique spéculative faite norme à la bourse de Toronto, les auteurs auront réussi à faire la lumière sur la collaboration séculaire de l'État canadien avec l'industrie minière. Ils auront su montrer, aussi, comment la maîtrise de la rhétorique de l'«autorégulation» et de la «responsabilité sociale des entreprises» ou encore les techniques financières frauduleuses et l'impunité dont elles bénéficient à la bourse de Toronto, reconduisent la prémisse stupide et archaïque du *free mining* colonial, selon laquelle l'exploitation minière est la meilleure utilisation possible du territoire.

GUILAUME MARTEL LASALLE

POUR UNE SOCIOLOGIE DE LA DÉPRESSION

Marcelo Otero
L'OMBRE PORTÉE.
L'INDIVIDUALITÉ À L'ÉPREUVE DE LA DÉPRESSION
 Montréal, Boréal, 2012, 376 p.

Dans ce livre, Marcelo Otero, professeur au Département de sociologie de l'UQAM, pose les jalons d'une sociologie de la dépression à travers une rencontre intéressante entre les sciences sociales et la psychiatrie. L'auteur se questionne: «Comment expliquer la résonance extraordinaire des mêmes signes et symptômes chez des millions d'individus partout en Occident et de plus en plus ailleurs? En d'autres termes, de quelle société nous

parle l'épreuve dépressive?» Il nous invite, en quelque sorte, à revisiter l'un des questionnements fondateurs de la discipline sociologique: en quoi une expérience en apparence si intime a-t-elle une importante résonance sociale?

Les huit chapitres explorent tour à tour plusieurs facettes individuelles et sociales de la dépression. Les quatre premiers posent d'abord les bases théoriques de l'étude sociologique du phénomène. Otero y aborde l'évolution de ce qu'il nomme les «nervosités sociales». Un parallèle est fait entre la névrose (le trouble mental «vedette» du XIX^e siècle) et la dépression, souvent qualifiée de «mal du XXI^e siècle», mais également entre le traitement de prédilection pour chacun de ces maux: la psychanalyse (névrose) et les antidépresseurs (dépression). Suit l'étude de l'évolution du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM) – l'outil de référence utilisé par les psychiatres pour poser des diagnostics – depuis sa première parution en 1952. On y voit clairement à quel point les frontières du pathologique sont étroitement liées aux normes sociales en vigueur dans un lieu et à une époque donnés. Ce constat amène Otero à questionner «la mondialisation grammaticale des troubles mentaux» et la supposée universalité scientifique du DSM. Enfin, de nombreuses statistiques récentes corroborent la prévalence de la dépression dans le palmarès des troubles mentaux et l'utilisation massive des antidépresseurs comme première réponse à cette problématique.

Les quatre chapitres suivants abordent «le ventre de l'épreuve» à travers un corpus de témoignages de personnes «déprimées». Les propos recueillis sont regroupés en quatre grandes thématiques: ce que les gens vivent et ressentent, les causes identifiées de leur malaise, leur rapport aux différents spécialistes et leur perspective sur les suites de leur épreuve.





De manière générale, deux trames traversent l'ensemble du livre. La première explore les rapports complexes entre l'expérience singulière de la dépression et la normativité sociale qui crée ses conditions d'existence. La seconde fait un va-et-vient entre la sociologie et la psychiatrie en exposant les théories et approches des deux disciplines sur cette question, mais surtout, en soulignant les limites de la psychiatrie pour expliquer la si grande prévalence des troubles mentaux.

À qui s'adresse ce livre? Dans une brève entrevue publiée sur le site Web des Éditions du Boréal, Otero répond: «à toutes les personnes concernées de près ou de loin par cette épreuve». Or, rien n'est plus faux, et c'est là un défaut majeur de l'ouvrage. Le sociologue traite son objet d'étude avec un niveau de langage beaucoup trop complexe pour un non-initié à la discipline sociologique ou psychiatrique. De plus, le choix de présenter de nombreuses statistiques à même le texte nuit grandement à leur compréhension en plus d'alourdir considérablement la lecture. Ainsi, l'ouvrage s'avère dans l'ensemble peu accessible, ce qui est dommage car la thématique de la dépression étudiée dans une perspective sociologique constitue en soi une invitation des plus attrayantes à lire sur ce phénomène révélateur des liens étroits qui existent entre les individus et leur société.

NOÉMIE DELISLE

UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Pierre Pagé

CLAUDE RYAN. UN ÉDITORIALISTE DANS LE DÉBAT SOCIAL

Montréal, Fides, 2012, 530 p.

Voici un livre immense et très documenté sur l'un des plus illustres directeurs du journal *Le Devoir*. Plus qu'une biographie de l'homme «derrière» le personnage ou qu'une recension de son œuvre et de son action



politique (cette dernière, s'échelonnant de 1978 à 1994, est d'ailleurs laissée de côté), l'ouvrage de Pierre Pagé est en fait une biographie intellectuelle du journaliste Claude Ryan. Celle-ci prend ancrage sur quelques points essentiels: la liberté de presse, les droits fondamentaux, l'éducation, l'actualité religieuse, les conflits de travail et les droits linguistiques.

L'auteur a donc scruté avec attention le travail du journaliste de 1960 à 1978 (22 tomes aux Archives nationales, environ 6500 textes), mais aussi d'autres contributions de Ryan: rapports, livres, articles, conférences, etc.

Ceux et celles qui ont connu et lu le Claude Ryan des grandes années savent l'ampleur de l'information qu'il possédait, sa soumission à la complexité du réel, ses innombrables conversations téléphoniques avec les acteurs concernés, sa capacité de travail et de lecture, sa profondeur d'analyse. Je revois encore Claude Ryan avec son calepin de militant notant sans cesse des observations et des faits nouveaux. *Voir, juger, agir*: la méthode de réflexion prônée par L'Action catholique semblait chez lui une seconde nature...

Pierre Pagé met en évidence certains traits majeurs de Ryan: son souci de la liberté et de l'accessibilité de l'information pour tous, l'importance qu'il accordait aux débats, à la démocratie et à la justice de même qu'au métier de journaliste et d'éditorialiste. La partie la plus intéressante du livre m'a toutefois semblé être la deuxième, où l'auteur analyse quatre dossiers majeurs: la réforme du système d'éducation, le débat linguistique (à relire, dans le contexte actuel), la Crise d'octobre et la violence dans les conflits de travail. Dans la partie sur le débat linguistique, on découvre un Ryan frileux, orienté vers la

bonne entente et le bilinguisme, défenseur farouche des droits des anglophones, incapable de penser le peuple québécois et son rapport à la langue, très dur à l'égard de Camille Laurin. Ironie du sort, il dut défendre, comme ministre du Québec, la loi 101 à la Cour suprême du Canada.

Il faut également souligner l'importance accordée par l'auteur aux rapports entre la religion et la société, tant sur le plan national qu'international, et la place que ceux-ci ont occupé dans la vie de Claude Ryan. Ce dernier avait notamment étudié à Rome à l'Université grégorienne, en 1951, où il a vite acquis une solide compétence en théologie, particulièrement en ecclésiologie et sur la pensée sociale de l'Église. Après la mort de Maurice Duplessis, au moment où commence la Révolution tranquille, Ryan deviendra ainsi le commentateur le plus compétent et le plus crédible des questions relatives à l'évolution des rapports entre l'Église catholique et la société québécoise. Consacrant 125 pages de son ouvrage aux questions religieuses, Pierre Pagé livre ici un travail colossal d'information et d'analyse. Cette section de son livre est très éclairante pour comprendre l'histoire religieuse du Québec et l'ampleur de la pensée sociale de l'Église au temps du concile Vatican II, de Jean XXIII et de Paul VI.

Si ce livre par ailleurs fascinant n'évite pas toujours les redites, il constitue néanmoins une proposition intellectuelle intéressante. Comme le dit l'auteur: «dans le cheminement que nous avons proposé au lecteur, et qui s'arrête aux portes de l'aventure politique, nous avons voulu simplement garder visible et vivante une pensée sociale très riche de réflexions et d'expériences développées sur un demi-siècle, pour que la mémoire des faits, des analyses et des textes de Claude Ryan soit mieux intégrée aux voix diverses qui tissent la trame d'un regard historique toujours nécessaire pour penser l'avenir de la nation québécoise». Mission accomplie.

ANDRÉ BEAUCHAMP